



Divagations

Stéphane Mallarmé

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Édition La Revue des Lettres et des Arts

1867-1868 • Causerie d'hiver

PAGES OUBLIÉES
POÈMES EN PROSE

—

I

CAUSERIE D'HIVER

« Cette pendule en Saxe, qui retarde et sonne treize heures parmi ses fleurs et ses dieux, à qui a-t-elle été ? Pense qu'elle est venue de Saxe par les longues diligences, autrefois.

(De singulières ombres pendent aux vitres usées.)

Et ta glace de Venise, profonde comme une froide fontaine, en un rivage de guivres dédorées, qui s'y est miré ? Ah ! je suis sûr que plus d'une femme a baigné dans cette eau le péché de sa beauté : et peut-être verrais-je un fantôme nu si je regardais longtemps. — Vilain, tu dis souvent de méchantes choses...

(Je vois des toiles d'araignées en haut des grandes croisées.)

Notre bahut encore est très vieux : contemple comme ce feu rougit son triste bois ; les rideaux allanguis ont son âge, et la tapisserie des fauteuils dénuée de fard, et les anciennes gravures des murs, et toutes nos vieilleries ! Est-ce qu'il ne te semble pas, même, que les bengalis et l'oiseau bleu sont déteints par le temps ?

(Ne songe pas aux toiles d'araignées qui tremblent en haut des grandes croisées.)

Tu aimes tout cela, et voilà pourquoi je puis vivre auprès de toi. N'as-tu pas désiré, ma sœur au regard de jadis, qu'en un de mes poèmes apparussent ces mots : « la grâce des choses fanées ? » Les objets neufs te déplaisent ; à toi aussi, ils font peur avec leur hardiesse criarde, et tu te sentiras le besoin de les user, — ce qui est bien difficile à faire pour ceux qui ne goûtent pas l'action.

Viens, ferme ton vieil almanach allemand, que tu lis avec attention, bien qu'il ait paru il y a plus de cent ans et que les rois qu'il annonce soient tous morts, et, sur l'antique tapis couché, la tête appuyée parmi tes genoux charitables dans ta robe pâlie, ô calme enfant, je te parlerai pendant ces heures ; il n'y a plus de champs et les rues sont vides, je te parlerai de nos meubles...

Tu es distraite ?

(Ces toiles d'araignées grelottent longtemps en haut des grandes croisées)

Édition La Revue des Lettres et des Arts

1867-1868 • Pauvre Enfant pâle

PAUVRE ENFANT PÂLE...

Pauvre enfant pâle, pourquoi crier à tue-tête dans la rue ta chanson aiguë et insolente qui se perd parmi les chats, seigneurs des toits ?

Car elle ne traversera pas les volets des premiers étages, derrière lesquels tu ignores de lourds rideaux de soie incarnadine.

Cependant tu chantes fatalement, avec l'assurance tenace d'un petit homme qui s'en va seul par la vie, et, ne comptant sur personne, travaille pour soi. As-tu jamais eu un père ? Tu n'as pas même une vieille qui te fasse oublier la faim en te battant, quand tu rentres sans un sou.

Mais tu travailles pour toi. Et, debout dans les rues, couvert de vêtements déteints faits comme ceux d'un homme, d'une maigreur précoce et trop grand à ton âge, tu chantes pour manger, avec acharnement, sans abaisser tes yeux méchants vers les autres enfants jouant sur le pavé.

Et ta complainte est si haute, si haute, que ta tête nue qui se lève en l'air à mesure que ta voix monte, semble vouloir partir de tes petites épaules.

Petit homme, qui sait si elle ne s'en ira pas un jour, quand, après avoir crié longtemps dans les villes, tu auras fait un crime.

Car un crime n'est pas bien difficile à faire, va, il suffit d'avoir du courage après son désir, et nous qui désirons... Ta petite figure est énergique.

Pas un sou ne descend dans le panier d'osier que tient ta longue main pendue sans espoir sur ton pantalon : cela te rendra mauvais et un jour tu commettras un crime.

Et ta tête se dresse toujours et veut déjà te quitter, — comme si elle savait d'avance, — pendant que tu chantes d'un air qui devient menaçant.

Elle te dira adieu quand tu paieras pour moi, pour ceux qui vaudront moins que moi. Et probablement tu vins au monde vers cela et pour cela que tu jeûnes dès maintenant ; nous te verrons dans les journaux.

Ah ! pauvre petite tête !

Stéphane Mallarmé.

Édition La Revue des Lettres et des Arts

1867-1868 · L'Orgue de barbarie

PAGES OUBLIÉES
POÈMES EN PROSE

—

III

L'ORGUE DE BARBARIE

Depuis que Maria m'a quitté pour aller dans une autre étoile, — oh ! laquelle, Orion, Altaïr, et toi, verte Vénus ? — j'ai toujours chéri la solitude. Que de longues journées j'ai passées seul avec mon chat. Par seul, j'entends sans un être matériel, et mon chat est un compagnon mystique, un esprit. Je puis donc dire que j'ai passé de longues journées seul avec mon chat, et seul avec un des derniers auteurs de la décadence latine ; car depuis que la blanche créature n'est plus, étrangement et singulièrement j'ai aimé tout ce qui se résumait en ce mot : chute. Ainsi, dans l'année, ma saison favorite, ce sont les derniers jours allanguis de l'été, qui précèdent immédiatement l'automne, et, dans la journée, l'heure où je me promène est celle où le soleil se repose

avant de s'évanouir, où les rayons de cuivre jaune sur les murs gris et de cuivre rouge sur les carreaux. De même la littérature à laquelle mon esprit demande une volupté triste est la poésie agonisante des derniers moments de Rome, tant, cependant, qu'elle ne respire aucunement l'approche rajeunissante des Barbares et ne bégaie point le latin enfantin des premières proses chrétiennes.

Je lisais donc un de ces chers poèmes, dont les plaques de fard ont plus de charme sur moi que l'incarnat de la jeunesse, et plongeais une main dans la fourrure du pur animal, quand un orgue de Barbarie chanta languissamment et mélancoliquement sous ma fenêtre.

Il jouait dans la grande allée des peupliers dont les feuilles me paraissent jaunes, même au printemps, depuis que Maria a passé là avec des cierges une dernière fois.

L'instrument des tristes, par excellence ! Le piano scintille, le violon ouvre à l'âme déchirée la lumière des alleluia, mais l'orgue de Barbarie, dans le crépuscule du souvenir, me fait désespérément rêver.

Et cependant il murmurait un air joyeusement vulgaire et qui mit la gaieté aux cœurs des faubourgs, un air suranné, banal.

D'où vient que sa ritournelle m'allait à l'âme et me faisait pleurer comme une ballade romantique ? Je la savourai lentement, et je ne lançai pas un sou par la fenêtre de peur de me déranger et de m'apercevoir que l'instrument ne chantait pas seul.

Oh ! l'orgue de Barbarie, la veille de l'automne, à cinq heures, sous les peupliers jaunis, Maria !

Édition La Revue des Lettres et des Arts 1867-1868 • L'Orphelin

PAGES OUBLIÉES
POÈMES EN PROSE

—

L'ORPHELIN

Orphelin, déjà, enfant avec tristesse pressentant le Poète, j'errais vêtu de noir, les yeux baissés du ciel et cherchant une famille sur la terre. Une fois s'arrêtèrent sous les arbres dont le vent cassait le bois mort, près de la rivière, des baraques de foire. Devinais-je une parenté et que je serais des leurs, plus tard, mais j'aimais à vivre de la vie de ces comédiens et vers eux j'allais oublier mes hideux camarades. Par les planches m'arrivaient, brise ancienne des chœurs, des voix d'enfants maudissant un tyran, avec de grêles tirades, car Thalie habitait la tente et attendait l'heure sainte des quinquets. Je rôdais devant ces tréteaux, orgueilleux, et plus tremblant de la pensée de parler à un enfant trop jeune pour jouer parmi ses frères, mais qui s'appuyait contre des toiles écarlates de pourpoints et d'audace romantique, peintes par le maître qui, peut-être, à cet instant, croyait seul au moyen âge. L'enfant, je le vois toujours, coiffé d'un bonnet de nuit taillé comme le chaperon du Dante, mangeait, sous la forme d'une tartine de fromage blanc, les lys ravis, la neige, les plumes du cygne, les étoiles, et toutes les blancheurs sacrées des poètes : je l'eusse bien prié de m'admettre à son repas si je n'avais été si timide,

mais il le partagea avec un autre qui vint brusquement, en sautant, — un petit saltimbanque de la baraque voisine dans laquelle on allait donner les tours de force, ce frivole exercice ne se refusant pas à la banalité du grand jour. Il était tout nu dans un maillot lavé, et pirouettait avec une turbulence surprenante ; ce fut lui qui m'adressa la parole : « — Où sont tes parents ? — Je n'en ai pas, lui dis-je. — Ah ! tu n'as pas de père ? moi, j'en ai un. Si tu savais comme c'est amusant, un père, ça rit toujours... même l'autre soir où l'on a mis en terre mon petit frère, il faisait des grimaces plus belles quand le maître lui lançait des claques et des coups de pied. Mon cher, dit-il, en élevant sa jambe disloquée avec une facilité glorieuse, il m'amuse bien, papa. » Puis il mordit encore dans la tartine du plus jeune enfant qui ne parlait pas. « — Et de maman, tu n'en as donc pas non plus, que tu es tout seul ? La mienne mange de la filasse et tout le monde tape des mains. Tu ne connais pas cela, toi. Voilà, des parents sont des gens drôles qui nous font rire. » Mais sa parade venait de commencer, et il partit après ces mots. Moi, je m'en allai tout seul, songeant que c'était bien triste que je n'eusse pas comme lui des parents.

Stéphane Mallarmé.

Édition La Revue des Lettres et des Arts

1867-1868 • La Pipe

PAGES OUBLIÉES
POÈMES EN PROSE

—
LA PIPE

Hier, j'ai repris ma pipe en rêvant une longue soirée de travail, de bon travail d'hiver. J'ai jeté les cigarettes, avec toutes les joies enfantines de l'été, dans le passé qu'illuminent les feuilles bleues de soleil, les mousselines, les oiseaux. Et j'ai repris ma grave pipe comme un homme sérieux qui veut fumer longtemps sans se déranger, afin de mieux travailler. Mais je ne m'attendais pas à la douce surprise que me préparait cette délaissée. À peine eus-je deviné la première bouffée que j'oubliai mes grands livres à faire ; émerveillé, attendri, j'ai respiré l'hiver dernier qui revenait. Je n'avais pas touché à cette fidèle amie depuis que je suis rentré en France, et tout Londres, Londres tel que je l'ai vécu en entier à moi seul, il y a un an, m'est apparu : d'abord ces chers brouillards qui emmitoufflent la cervelle et ont là-bas une odeur à eux quand ils pénètrent sous les croisées. Mon tabac sentait ma chambre sombre, aux meubles de cuir saupoudrés par la poussière du charbon, sur lesquels se roulait mon maigre chat noir ; les grands feux ! et la bonne aux bras rouges versant les charbons, et le bruit de ces charbons tombant du seau de tôle dans la corbeille de fer, le matin, — alors que le facteur frappait les deux coups solennels qui me faisaient vivre ! J'ai revu par la fenêtre ces arbres malades du square désert. — J'ai encore vu la mer que j'ai si souvent traversée cet hiver-là, grelottant sur le pont du steamer mouillé de bruine et noirci de fumée, — avec ma pauvre bien-aimée errante, en habits de voyageuse, une longue robe grise couleur de la poussière des routes, un long manteau gris qui collait, humide, à ses épaules froides, un de ces chapeaux de paille en forme de cloche, sans plume et presque sans rubans, que les riches dames jettent en arrivant, tant ils sont déchiquetés

par l'air de la mer, et que les pauvres bien-aimées regarnissent pour bien des saisons encore. Autour de son cou s'enroulait le terrible mouchoir qu'on agite en se disant adieu pour toujours.

Stéphane Mallarmé.

Édition La République des lettres 1875 · Plainte d'automne

PAGES OUBLIÉES

PLAINTE D'AUTOMNE ET FRISSE D'HIVER

I.

Depuis que Maria m'a quitté pour aller dans une autre étoile — laquelle, Orion, Altaïr, et toi, verte Vénus ? — j'ai toujours chéri la solitude. Que de longues journées j'ai passées seul avec mon chat. Par seul, j'entends sans un être matériel et mon chat est un compagnon mystique, un esprit. Je puis donc dire que j'ai passé de longues journées seul avec mon chat, et, seul, avec un des derniers auteurs de la décadence latine ; car depuis que la blanche créature n'est plus, étrangement et singulièrement j'ai aimé tout ce qui se résumait en ce mot : chute. Ainsi, dans l'année, ma saison favorite, ce sont les derniers jours alanguis de l'été, qui précèdent immédiatement l'automne, et dans la journée l'heure où je me promène est quand le soleil se repose avant de s'évanouir, avec des rayons de cuivre jaune sur les murs gris et de cuivre rouge sur les carreaux. De même la littérature à laquelle mon esprit demande une volupté triste sera la poésie agonisante des derniers moments de Rome, tant, cependant, qu'elle ne respire

aucunement l'approche rajeunissante des Barbares et ne bégaié point le latin enfantin des premières proses chrétiennes. Je lisais donc un de ces chers poèmes (dont les plaques de fard ont plus de charme sur moi que l'incarnat de la jeunesse) et plongeais une main dans la fourrure du pur animal, quand un orgue de Barbarie chanta languissamment et mélancoliquement sous ma fenêtre. Il jouait dans la grande allée de peupliers dont les feuilles me paraissent jaunes même au printemps, depuis que Maria a passé là avec des cierges, une dernière fois. L'instrument des tristes, oui, vraiment : le piano scintille, le violon ouvre à l'âme déchirée la lumière, mais l'orgue de Barbarie, dans le crépuscule du souvenir, m'a fait désespérément rêver. Maintenant qu'il murmurait un air joyeusement vulgaire et qui mit la gaîté au cœur des faubourgs, un air suranné, banal : d'où vient que sa ritournelle m'allait à l'âme et me faisait pleurer comme une ballade romantique ? Je la savourai lentement et je ne lançai pas un sou par la fenêtre de peur de me déranger et de m'apercevoir que l'instrument ne chantait pas seul.

Édition La République des lettres 1875 · Frisson d'hiver

II.

à M...

Cette pendule de Saxe, qui retarde et sonne treize heures parmi ses fleurs et ses dieux, à qui a-t-elle été ? Pense qu'elle est venue de Saxe par les longues diligences, autrefois.

(De singulières ombres pendent aux vitres usées).

Et ta glace de Venise, profonde comme une froide fontaine, en un rivage de guivres dédorées, qui s'y est miré ? Ah ! je suis sûr que plus d'une femme a baigné dans cette eau le péché de sa beauté : et peut-être verrais-je un fantôme nu si je regardais longtemps. — Vilain, tu dis souvent de méchantes choses...

(Je vois des toiles d'araignées en haut des grandes croisées).

Notre bahut encore est très-vieux : contemple comme ce feu rougit son triste bois ; les rideaux alanguis sont son âge, et la tapisserie des fauteuils dénués de fard, et les anciennes gravures des murs, et toutes nos vieilleries ! Est-ce qu'il ne te semble pas, même, que les bengalis et l'oiseau bleu ont déteint avec le temps.

(Ne songe pas aux toiles d'araignées qui tremblent en haut des grandes croisées).

Tu aimes tout cela et voilà pourquoi je puis vivre auprès de toi. N'as-tu pas désiré, ma sœur au regard de jadis, qu'en un de mes poèmes apparussent ces mots « la grâce des choses fanées ? » Les objets neufs te déplaisent ; à toi aussi, ils font peur avec leur hardiesse criarde, et tu te sentirais le besoin de les user, — ce qui est bien difficile à faire pour ceux qui ne goûtent pas l'action.

Viens, ferme ton vieil almanach allemand, que tu lis avec attention, bien qu'il ait paru il y a plus de cent ans et que les rois qu'il annonce soient tous morts, et, sur l'antique tapis couché, la tête appuyée parmi tes genoux charitables dans ta robe pâlie, ô calme enfant, je te parlerai pendant des heures ; il n'y a plus de champs et les rues sont vides, je te parlerai de nos meubles...

Tu es distraite ?

(Ces toiles d'araignées grelottent longtemps en haut des grandes croisées).

Édition La République des lettres 1875 • Le Spectacle interrompu

LE SPECTACLE INTERROMPU.

Que la civilisation est loin de procurer les jouissances attribuables à cet état : on doit par exemple s'étonner qu'une association, entre les rêveurs, y séjournant, n'existe pas dans toute grande ville, pour subvenir à un journal qui examine les événements sous le jour propre au rêve. Artifice que la réalité, bon à fixer l'intellect moyen entre les mirages d'un fait ; mais elle repose par cela même sur quelque universelle entente : voyons donc s'il n'est pas, dans l'idéal, un aspect nécessaire, normal, simple et tout aussi capable de servir de type. Je veux, pour moi seul, écrire ainsi qu'elle frappa mon regard de poète, telle anecdote, avant que la divulguent des reporters dressés par la foule à assigner à chaque chose son caractère ordinaire.

Le petit théâtre des PRODIGALITÉS adjoint l'exhibition d'un vivant cousin d'Atta-roll ou de Martin à sa féerie classique LA BÊTE ET LE GÉNIE ; j'avais, pour reconnaître l'invitation d'un billet double hier égaré chez moi, posé mon chapeau dans la stalle vacante à mes côtés, l'absence d'un ami y témoignant du goût général à esquiver ce naïf spectacle. Que se passait-il devant moi ? rien, sauf que : de pâleurs évasives de mousseline se réfugiant sur vingt piédestaux d'une architecture de Bagdad, sor-

taient enfin un sourire et des bras ouverts à la lourdeur triste de l'ours : tandis que le héros, de ces sylphides l'évocateur et leur gardien, un clown, dans sa haute nudité d'argent, raillait l'animal victime de notre supériorité. Jouir comme la foule du mythe inclus dans toute banalité, quel repos ! et, sans voisins où verser des réflexions, voir l'ordinaire et splendide veille demandée à la rampe par ma recherche assoupie d'imaginations et de symboles. Étranger à toute réminiscence de pareilles soirées, l'accident le plus neuf suscita mon attention : une des nombreuses salves d'applaudissements décernées par l'enthousiasme à l'illustration sur la scène du privilège authentique de l'homme, venait, brisée par quoi ? de cesser net, avec un fixe fracas de gloire à l'apogée, inhabile à se répandre. Tout oreilles, il fallut être tout yeux. Au geste du pantin, une paume crispée dans l'air ouvrant les cinq doigts, je compris, qu'il avait, l'ingénieux ! capté les sympathies par la mine d'attraper au vol quelque chose, figure (et c'est tout) de la facilité dont est par chacun de nous soudain prise une idée : et qu'ému au léger vent, l'ours rythmiquement et doucement levé interrogeait cet exploit, une griffe posée sur les rubans de l'épaule humaine. Personne qui ne haletât, tant cette situation portait en soi de conséquences graves pour l'honneur de la race : qu'allait-il arriver ? L'autre patte s'abattit, souple, contre un bras longeant le maillot ; et l'on vit, couple antique uni dans un secret rapprochement, comme un homme inférieur, trapu, bon, debout sur l'écartement de deux jambes de poil, étreindre pour y apprendre les pratiques du génie et son crâne au noir museau ne l'atteignant qu'à la moitié, le buste de son frère brillant et surnaturel : mais qui, lui ! exhaussait, la bouche folle de vague, un chef affreux remuant par un fil visible dans l'horreur les dénégations véritables d'une mouche de papier et d'or. Spectacle clair, plus

que les tréteaux, vaste, montrant ce don propre aux choses de l'art, de durer longtemps : pour le parfaire je laissai, sans que m'offusquât l'attitude probablement fatale prise par le mime dépositaire de notre orgueil, jaillir tacitement en moi le discours interdit au rejeton des sites arctiques : « Sois bon (c'était le sens), et plutôt que manquer à la charité, explique-moi la vertu de cette atmosphère de splendeur, de poussière et de voix, où tu m'appris à me mouvoir. Ma requête, pressante, est juste, que tu ne sembles pas, en une angoisse qui n'est que feinte, me répondre ne rien savoir : élané aux régions de la sagesse, aîné subtil ! à moi, pour te faire libre, vêtu encore du séjour informe des cavernes où je replongeai, dans la nuit d'époques tristes, ma force latente. Authentiquons, par cette embrassade étroite, devant la multitude siégeant à cette fin, le pacte de notre réconciliation. » L'absence d'aucun souffle unie à l'espace, dans quel lieu absolu vivais-je, un des drames de l'histoire générale élisant, pour s'y produire, ce modeste théâtre ! La foule s'effaçait, toute, en l'emblème de sa situation spirituelle magnifiant la scène : dispensateur moderne de l'extase, seul, avec l'impartialité d'une chose élémentaire, le gaz, dans les hauteurs de la salle, continuait un bruit lumineux d'attente.

Le charme se rompit : c'est quand un morceau de chair, nu, saignant, brutal, traversa ma vision, dirigé de l'intervalle des décors, comme une avance de quelques instants sur la récompense, mystérieuse d'ordinaire, qui clôt les représentations. Loque gigantesque et hideuse auprès de l'ours qui, ses instincts retrouvés antérieurement à une curiosité plus haute dont le dotait le rayonnement théâtral, retomba à quatre pattes et, comme emportant parmi soi le silence, alla de la marche étouffée de l'espèce, flairer, pour y appliquer les dents, cette proie. Un soupir, exempt

presque de déception, soulagea incompréhensiblement l'assemblée : dont les lorgnettes, par rangs, cherchèrent, allumant la netteté de leurs verres, le jeu du splendide imbécile évaporé dans sa peur ; mais virent un repas abject, préféré peut-être par l'animal à la même chose qu'il lui eût fallu d'abord faire de notre image, pour y goûter. La toile, hésitant jusque là à accroître le danger ou l'émotion, abattit subitement son journal de faits, de tarifs, d'annonces et de lieux communs. Je me levai comme tout le monde, pour aller respirer au dehors, étonné de n'avoir pas senti, cette fois encore, le même genre d'impression que mes semblables, mais serein : car ma façon de voir, après tout, avait été supérieure, et même la vraie.

Édition La République des lettres 1875 · Le Phénomène futur

LE PHÉNOMÈNE FUTUR.

Un ciel pâle, sur le monde qui finit de décrépitude, va peut-être partir avec les nuages : les lambeaux de la pourpre usée des couchants déteignent dans une rivière dormant à l'horizon submergé de rayons et d'eau. Les arbres s'ennuient ; et, sous leur feuillage blanchi (de la poussière du temps, plutôt que de celle des chemins), monte la maison en toile du Montreur de choses passées : maint réverbère attend le crépuscule et ravive les visages d'une malheureuse foule, vaincue par la maladie immortelle et le péché des siècles, d'hommes près de leurs chétives complices enceintes des fruits misérables avec lesquels périra la terre. Dans le silence inquiet de tous les yeux suppliant là-bas le

soleil qui, sous l'eau, s'enfonce avec le désespoir d'un cri, voici le simple boniment. « Nulle enseigne ne vous régale du spectacle intérieur, car il n'est pas maintenant un peintre capable d'en donner une ombre triste. J'apporte, vivante (et préservée à travers les ans par la science souveraine) une Femme d'autrefois. Quelque folie, originelle et naïve, une extase d'or, je ne sais quoi ! par elle nommé sa chevelure, se ploie avec la grâce des étoffes autour d'un visage qu'éclaire la nudité sanglante de ses lèvres. À la place du vêtement vain, elle a un corps ; et les yeux, semblables aux pierres rares ! ne valent pas ce regard qui sort de sa chair heureuse : des seins levés comme s'ils étaient pleins d'un lait éternel, la pointe vers le ciel, aux jambes lisses qui gardent le sel de la mer première. » Se rappelant leurs pauvres épouses, chauves, morbides et pleines d'horreur, les maris se pressent : elles aussi par curiosité, mélancoliques, veulent voir.

Quand tous auront contemplé la noble créature, vestige de quelque époque déjà maudite, les uns indifférents, car ils n'auront pas eu la force de comprendre, mais d'autres navrés et la paupière humide de larmes résignées se regarderont ; tandis que les poètes de ces temps, sentant se rallumer leurs yeux éteints, s'achemineront vers leur lampe, le cerveau ivre un instant d'une gloire confuse, hantés du Rythme et dans l'oubli d'exister à une époque qui survit à la Beauté.

Stéphane Mallarmé

Sources et licence

Texte : <https://fr.wikisource.org/wiki/Divagations>. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com.
Tout ce que nous ajoutons reste libre.